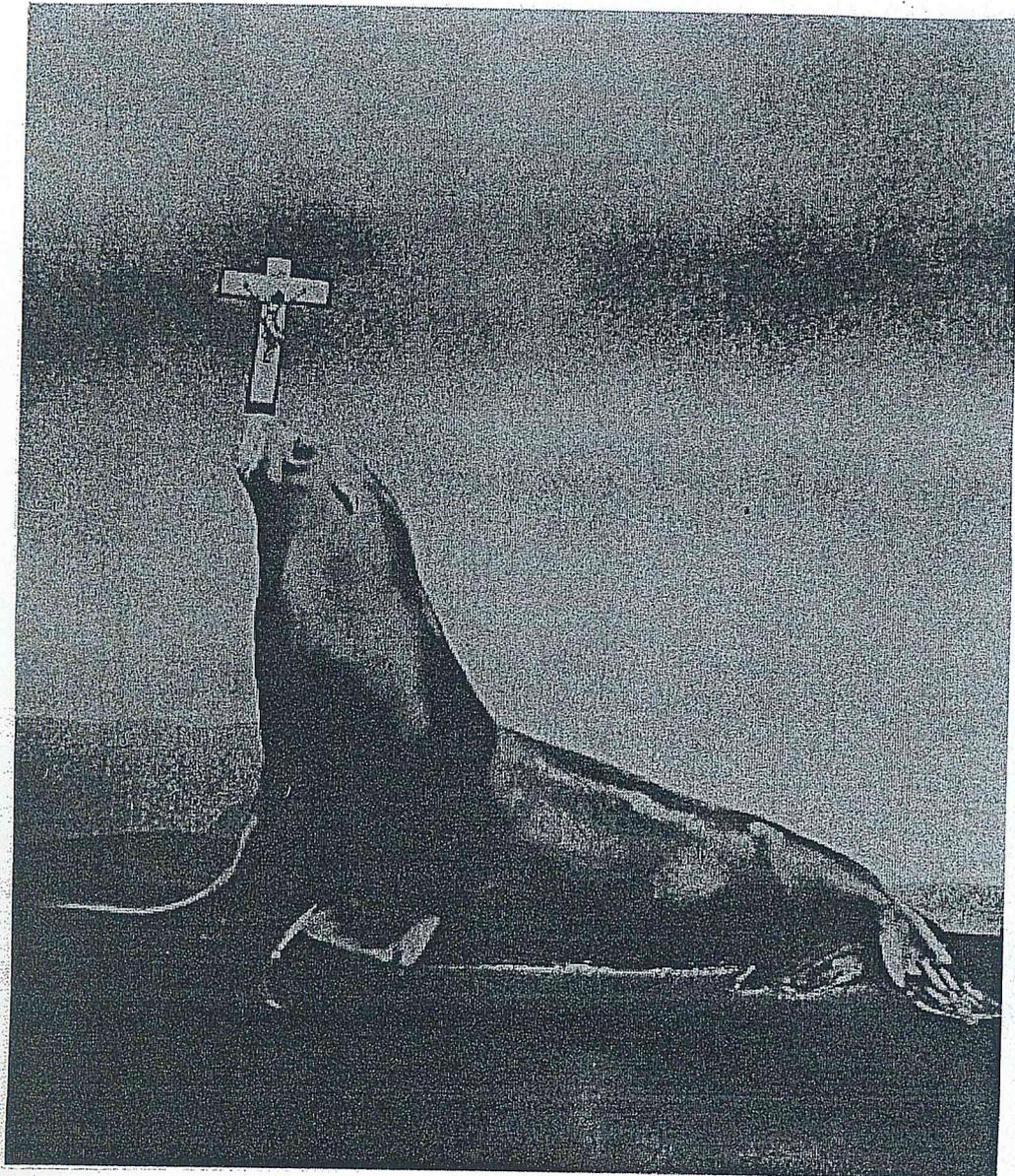
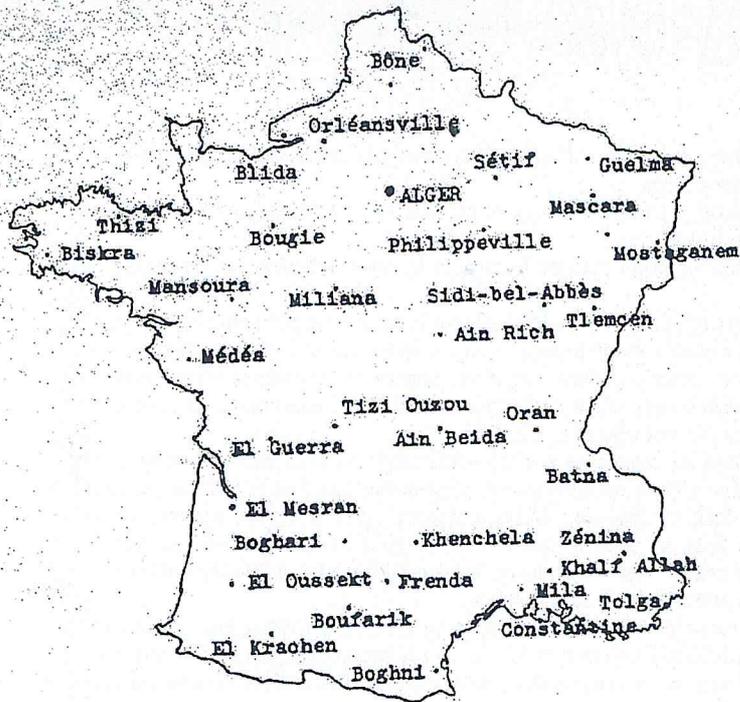


OBJETS BOULEVER SANTS



Paul NOUË

« Machine Poétique », 1935

La machine se compose d'une boîte rectangulaire contenant une collection de trente-deux objets.

L'on dispose sur une table vide et normalement éclairée une feuille de papier blanc non ligné.

L'on retire un objet pris au hasard et le pose délicatement au centre de la feuille.

L'on interroge l'objet sans idée ni sentiment préconçus pendant le temps nécessaire, variable évidemment selon les individus et les circonstances qui ont précédé cet exercice. L'interrogation consiste en un examen visuel attentif, en une épreuve tactile allant de l'effleurement à la palpation, et sera complétée si nécessaire par une épreuve olfactive.

Cet examen ne manquera pas de déclencher un événement remarquable auquel l'on se prêtera complètement, c'est-à-dire que l'on favorisera par tous les moyens dont on dispose : écriture, dessin, actes divers en saisissant chaque fois que faire se peut l'occasion de matérialiser cet événement jusqu'à la rendre durable, c'est-à-dire jusqu'à lui conférer une résistance suffisante vis-à-vis des conditions de sa naissance.

L'on ne manquera pas de compliquer et d'enrichir l'expérience en retirant de la boîte plusieurs objets à la fois et en les soumettant aux opérations simples de l'addition, de la soustraction, de la permutation et de la combinaison positionnelle.¹⁹

Poésie doit être faite par tous.

Poésie à la portée de toutes
les mains.

Séquence I

JURANVILLE, Clarisse, <i>La Conjugaison enseignée par la pratique. Textes suivis renfermant des verbes de même terminaison, devoirs d'invention, dictées, permutations, conjugaison de tous les verbes présentant des difficultés</i> , Paris, Larousse, s.d. ³⁰	JURANVILLE, Clarisse [NOUË, Paul; MAGRITTE, René], <i>Quelques écrits et quelques dessins</i> , Bruxelles, René Henriques, 1927. ³¹
1. C'est moi que tu regardes. C'est moi qui te regarde. 3. Ce soir, mon frère te verra. Ce soir, tu verras mon frère. 6. Que réponds-tu à Auguste ? Qu'est-ce qu'Auguste te répond ? 7. Voici un ouvrage que tu t'es donné. Voici un ouvrage qui t'est donné. ³² (p. 33)	I C'est moi qui te regarde Mais toi qui me regardes Ce soir ton frère te parlera Tu répondras de ton ouvrage et rien de plus (p. 11)

Séquence II

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
1. Le matin, si j'étais raisonnable... ³⁴ (p. 38) 1. M'ennuierais-je si je ne travaillais pas ? 2. S'il fait beau, irai-je à la promenade ? S'il faisait beau, irais-je à la promenade ? 3. Vous verrais-je si vous sortiez ? ³⁵ (p. 39) Je parle trop bas. ³⁶ (p. 26)	II. Le matin si j'étais raisonnable m'ennuierais-je s'il fait beau si vous sortiez irais-je à la promenade ni trop bas ni trop loin au bord des dents je parle sans perdre de temps (p. 12)

Séquence III

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
J'acquitterai toutes mes dettes. Je ne promettrai que ce que je peux tenir. ⁴⁰ (p. 37) Mon oncle tint sa promesse et vint nous voir. ⁴¹ (p. 41) Je parle pour m'amuser. Je ratifie ma promesse. Je balbutie des excuses. Je colorie des images. Je m'extasie devant de belles peintures. J'approprie les allées du jardin. ⁴² (p. 46) Déliez-moi les mains. ⁴³ (p. 47)	III. Je tiens toutes mes promesses je parle pour le plaisir je balbutie des injures je peins sans extase de belles peintures je détourne le cours du chemin déliez-vous les mains (p. 15)

Séquences IV - V

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
1. Nous offrirons des fleurs à Marie et à Marguerite. Marie et Marguerite nous offriront des fleurs. 3. Comment partirons-nous ? Comment partiront nos sœurs ? 4. C'est nous qui cueillerons des fraises et qui les vendrons au marché. Ce sont les jardiniers qui cueilleront des fraises et qui les vendront au marché. 5. Sont-ce vos frères qui iront à la campagne et qui emporteront vos provisions ? Est-ce nous qui iront à la campagne et qui emporteront les provisions ? 6. J'ignore le moment où nous parviendrons à nos fins. J'ignore le moment où nous parviendrons nos colis.	IV Nous offrirons des fleurs et nos sœurs partiront. Les jardiniers abandonnent la campagne et la lumière nos mains endormies J'ignore si nous parviendrons à nos fins. Voici les livres et voici nos amies. Elles portent des robes qui s'ouvrent toutes seules à la tombée de la nuit On les soupçonne au travers (p. 16)

Séquence VI

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
2. Nous effaçons notre signature. [...] 3. Ils dénoncèrent les coupables. Ils forcèrent la serrure. Ils remplacèrent l'objet perdu. Ils s'immiscèrent dans cette affaire. Ils amorcèrent le fusil. Ils devancèrent l'appel. ³² (p. 53)	VI Ils ressemblaient à tout le monde. Ils forcèrent la serrure Ils remplacèrent l'objet perdu Ils amorcèrent les fusils Ils ont semé les questions à pleines mains Ils se sont retirés avec modestie en effaçant leur signature (p. 18)

7. Voici les livres que nous prêteront nos camarades. Voici les livres que nous prêterions à nos camarades. 9. J'apporte les robes que nous feront nos couturières. J'apporte les robes que nous ferons faire à nos couturières. ⁴⁷ (p. 35) Je prétends, tu prétends, Louis prétend avoir raison. Alphonsine entend, j'entends, on entend la musique avec plaisir. Tu suspends, l'ouvrier suspend un lustre au plafond. On attend, j'attends, elle attend une réponse. ⁴⁸ (p. 24) Nous recueillons ce que nous avons semé. Nos amis recueilleront ce qu'ils ont semé. ⁴⁹ (p. 21) Il faut que tu rendes le bien pour le mal. Il faut que je te rende le bien pour le mal. ⁵⁰ (p. 33)	V Louis prétend avoir raison Jean suspend ses regards à toutes les branches Alphine écoute la musique avec plaisir On attend une réponse Mais nous semons nos récoltes Et nos ennemis récoltent ce que nous avons semé Ils rendent le poison pour la blessure (p. 16)
--	---

Séquence VII

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
Je <u>déchiffrerai</u> cette <u>vieille écriture</u> . ⁵⁵ (p. 18) Vous <u>élaguez vos arbres</u> . Vous <u>prodiguez des bienfaits</u> . Vous <u>conjuguez des verbes</u> . Vous ne <u>divulgez pas les secrets</u> . Vous <u>reléguez vos vieux meubles au grenier</u> . Vous ne <u>fatiguez pas votre mère par votre bruit</u> . Vous <u>distinguez les bons camarades d'avec les mauvais</u> . ⁵⁶ (p. 19)	VII Vous <u>dépouillez nos arbres</u> . Vous <u>prodiguez les méfaits</u> . Vous <u>conjurez les sorts</u> . Vous <u>divulgez nos secrets</u> . Vous <u>ramenez au jour les vieilles écritures</u> . Vous <u>fatiguez la terre de votre bruit</u> . Vous <u>distinguez les bons d'entre les mauvais</u> . (p. 21)

Séquence VIII

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
J'ai examiné <u>tous les objets que renferment ces boîtes</u> . ⁵⁹ (p. 43) Ta sœur <u>fit ses préparatifs de départ et prit ses précautions</u> . ⁶⁰ (p. 42) <u>Trouverai-je le livre que je cherche ?</u> <u>Penserai-je si je ne vous aimais plus ?</u> <u>Chanterai-je si vous m'en priez ?</u> <u>Chanterais-je si vous m'en priez ?</u> ⁶¹ (p. 40) Ta sœur <u>pleura son oiseau mort</u> , peu s'en fallut que ma sœur ne le <u>pleurât</u> aussi. ⁶² (p. 41)	VIII J'ai <u>dérangé les objets que renferment les maisons</u> . J'ai <u>fait mes préparatifs de départ et pris toutes les précautions</u> . <u>Chanterais-je si vous m'en priez ?</u> <u>Trouverais-je si vous m'aimiez ?</u> Vous <u>pleurez un oiseau mort</u> . (p. 22)

Séquence IX

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
Les marins <u>louvoient</u> pour éviter les <u>écueils</u> . Nous <u>côtoyons les bords du fleuve</u> . Nous <u>désennuyons nos grands-parents</u> . ⁶⁴ (p. 58) <u>Désennuyez-vous en lisant</u> . Dieu <u>foudroiera-t-il des empires ?</u> Jean <u>s'ennuiera-t-il avec moi ?</u> ⁶⁵ (p. 59)	IX Nous <u>côtoyons les bords de la colère</u> . <u>Les seuls écueils sont des empires perdus</u> . Votre <u>ennui</u> s'endort au fond de la mer. Nous <u>naviguons avec adresse</u> et le vent nous suit avec docilité. (p. 23)

Séquence X

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
Vous <u>parlerez d'abord à mon père et je vous parlerai après</u> . ⁶⁷ (p. 36) Nous <u>observerons vos faits et gestes</u> . Nous <u>aviverons le feu s'il s'éteint</u> . Nous <u>suirons les bons conseils</u> . Nous <u>poursuivrons notre débiteur</u> . Nous <u>prouverons que nous avons raison</u> . Nous <u>vous devons beaucoup de reconnaissance</u> . ⁶⁸ (p. 37-38)	X Vous <u>parlerez d'abord</u> . Nous <u>observerons vos faits et gestes</u> . Nous <u>aviverons le feu s'il s'éteint</u> . Nous <u>lasserons les bons conseils</u> . Vous <u>têtes s'ouvriront comme des fleurs</u> . Nous <u>prouverons que vous aviez raison</u> . Nous <u>vous devons ensuite de la reconnaissance</u> . (p. 24)

Séquence XI

JURANVILLE, Cl., <i>La Conjugaison...</i>	JURANVILLE, Cl., <i>Quelques écrits...</i>
C'est moi qui <u>tiens compagnie à ma vieille grand-mère</u> ; je <u>me constitue</u> sa petite garde-malade, je <u>m'habite dans la journée à passer plusieurs heures dans sa chambre</u> , je <u>m'insinue dans ses bonnes grâces</u> , je <u>m'évertue à lui trouver des distractions</u> , je <u>joue avec elle au loto et je contribue à lui faire passer le temps agréablement</u> . À l'avenir, c'est moi qui <u>tiendrai compagnie à...</u> ⁷⁴ (p. 67-68)	XI Maintenant c'est moi qui <u>tiendrai compagnie aux hommes et aux femmes de mauvaise volonté</u> . Je <u>me constituerai leur prisonnier</u> . Je <u>m'installerai dans leur mensonge dans leur souvenir</u> . Je <u>m'insinuerai dans les chambres variables de leur vie dans leur disgrâce</u> . Nous <u>débrouillons ce que nous avons embrouillé</u> . ⁷⁵ (p. 64) René <u>ne crut pas à votre parole</u> . Napoléon <u>vainquit presque toujours</u> ; il fallut qu'on le <u>trahît</u> pour que l'Europe le vainquit. ⁷⁶ (p. 41-42) Nous <u>avons traduit fidèlement vos paroles</u> . ⁷⁷ (p. 120)

Je débrouillerai leurs ressentiments
Je soufflerai sur leur colère.
Je les pousserai sur la place
Je me tiendrai derrière leur dos
Ils ne reconnaîtront ni leurs gestes ni leur cri
Ils trahiront fidèlement leur parole
(p. 28)

CLARISSE JURANVILLE

QUELQUES ÉCRITS

C'est déjà une remarque ancienne que les écrits de Clarisse Juranville prêtent à équivoque.

Les textes que l'on va lire et les dessins récemment découverts par Monsieur René Magritte ne sont pas faits pour ruiner cette opinion.

Mais l'on peut remarquer aussi que ces écrits et ces dessins trahissent des préoccupations singulières; qu'ici-même, les idées en cours sur la poésie et sur la parole paraissent absentes ou pour le moins curieusement modifiées.

Quelques explications semblent faciles, pour peu que l'on s'y arrête.

L'on passe sans difficulté de la vie de Clarisse Juranville à ses dessins, à ses écrits; ou, de ces derniers, à ses entreprises aventureuses. Une ressemblance secrète devient évidente, qui joint le geste à la parole.

Il reste le ressort de cette vie mouvementée et la portée d'une intention qui échappent au jugement habituel, au point qu'il vaut mieux pour l'instant se garder d'appuyer.

Toutefois, il peut arriver que l'on prenne en considération le déploiement d'une expérience dont on découvre ici la trace. Il semble qu'un défaut d'attention ou de courage ait fait négliger jusqu'à présent certaines ressources rudimentaires du langage.

Ou bien encore, cette observation douteuse : que les formes pauvres impliquent une démarche de l'esprit qui s'épuise avec elles.

Mais qu'elle nous dépasse ou que nous la dépassions, l'on peut craindre aussi de se substituer à Clarisse Juranville. L'on préfère laisser au lecteur le soin d'intervenir.

7 septembre 1927

I

Je tiens toutes mes promesses
je parie pour le plaisir
je balbutie des injures
je peins sans extase de belles peintures
je détourne le cours du chemin
déliez-vous les mains

II

Louis prétend avoir raison
Jean suspend ses regards à toutes les branches
Alphine écoute la musique avec plaisir
On attend une réponse
Mais nous semons nos récoltes
et nos ennemis récoltent ce que nous avons semé
Ils rendent le poison pour la blessure

III

Vous dépouillez nos arbres
Vous prodiguez les méfaits
Vous conjurez les sorts
Vous divulguez nos secrets
Vous ramenez au jour les vieilles écritures
Vous fatiguez la terre de votre bruit
Vous distinguez les bons d'entre les mauvais

IV

C'est moi qui te regarde
Mais toi qui me regardes
Ce soir ton frère te parlera
Tu répondras de ton ouvrage
et rien de plus

V

Le matin si j'étais raisonnable
m'ennuierais-je s'il fait beau
si vous sortiez irais-je à la promenade
ni trop bas ni trop loin
au bord des dents
je parle sans perdre de temps

VI

Nous offrirons des fleurs
et nos sœurs partiront
Les jardiniers abandonnent la campagne
et la lumière nos mains endormies
J'ignore si nous parviendrons à nos fins
Voici des livres et voici nos amies
Elles portent des robes qui s'ouvrent toutes seules à la
tombée de la nuit
On les soupçonne au travers

VII

Ils ressemblaient à tout le monde
Ils forcèrent la serrure
Ils remplacèrent l'objet perdu
Ils amorcèrent les fusils
Ils mélangèrent les liqueurs
Ils ont semé les questions à pleines mains
Ils se sont retirés avec modestie
en effaçant leur signature

VIII

J'ai dérangé les objets que renferment les maisons
j'ai fait mes préparatifs de départ et pris toutes les
précautions

Chanterais-je si vous m'en priez?
Trouverais-je si vous m'aimiez?

Vous pleurez un oiseau mort

IX

Nous côtoyons les bords de la colère
Les seuls écueils sont des empires perdus

Votre ennui s'endort au fond de la mer

Nous naviguons avec adresse
et le vent nous suit avec docilité

X

Vous parlerez d'abord
Nous observerons vos faits et gestes
Nous aviverons le feu s'il s'éteint
Nous laisserons les bons conseils
Vos têtes s'ouvriront comme des fleurs
Nous prouverons que vous aviez raison
Nous vous devons ensuite de la reconnaissance

L'on sait que Clarisse Juranville avait accoutumé d'assembler ses écrits en minces cahiers. Ensuite, il leur fallait subir les disgrâces d'une vie difficile, l'abandon, la colère.

Le cahier que nous publions ici nous est parvenu tout délabré, et ces lignes tiennent la place de plusieurs pages déchirées, sans doute à jamais perdues.

Il y a plus. Clarisse Juranville s'était délivrée de toute vanité littéraire; elle répugnait aux facilités du plaisir; elle n'eût pas admis que l'on écrive à la légère et, comme il arrive, sans l'ombre d'une nécessité. Ses écrits ne prenaient corps, à l'en croire, que si les circonstances les venaient réclamer, et qu'ainsi, il leur fût donné de s'accomplir. A l'instant choisi, elle savait les tirer d'un univers de notes et d'esquisses, d'un monde quasi virtuel où elle les gardait dissimulés et à demi détendus.

Nous avons pu déchiffrer sans trop de peine les poèmes qui font l'objet de ce petit livre. Mais il reste un certain nombre de pages inquiétantes, qui semblent défier toute entreprise. Quel sort leur réservait Clarisse Juranville?

Notre retenue va de soi. Cependant, l'on peut souhaiter quelque esprit plus avisé ou plus audacieux pour tirer parti d'une occasion peut-être merveilleuse.

Nous publierons une image photographique de ces feuillets qui les restituera au lecteur sans en rien altérer.

XI

Maintenant

c'est moi qui tiendrai compagnie aux hommes
et aux femmes de mauvaise volonté.
Je me constituerai leur prisonnier
Je m'installerai dans leur mensonge dans leur souvenir
dans les chambres variables de leur vie
Je m'insinuerai dans leur disgrâce
Je débrouillerai leurs ressentiments
Je soufflerai sur leur colère
Je les pousserai sur la place
Je me tiendrai derrière leur dos
Ils ne reconnaîtront ni leurs gestes ni leur cri
Ils trahiront fidèlement leur parole

Les aphorismes de Marcel Mariën

« Les cannibales n'ont pas de cimetière. »

« Les conséquences de ce qu'on ne fait pas sont les plus graves. »

« Ne fumez pas! dit le cigare à l'homme qui se préparait à l'allumer, – c'est mauvais pour ma santé. »

« Beau comme la rencontre délibérée sur une table de dissection d'un scalpel et d'un ventre nu. »

« Bien des costumes valent plus que ceux qui les portent. »

« L'automobile et la guillotine sont d'excellents moyens de prévenir le cancer. »

« La tendresse est la face cachée du viol. »

« Dieu a aussi inventé la merde. »

« La morale est comme une brosse à dents. On ne la prête. Gardez-la donc pour vous. »

« Optimiste par désespoir. »

« Les grands malheurs font les beaux souvenirs. »

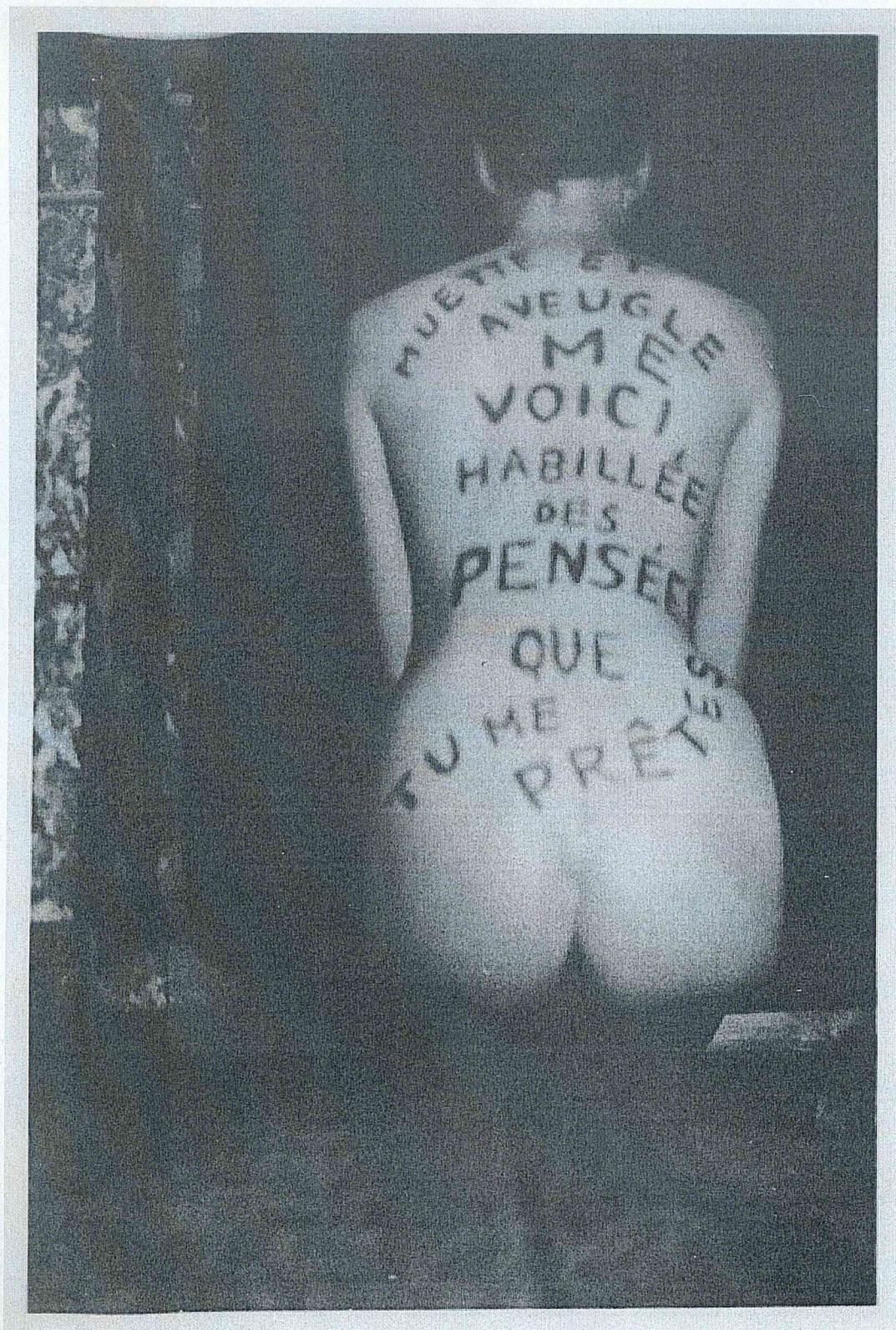
« La vie est interminablement brève. »

« Il manque au monde le commencement et la fin. Nous vivons dans le reste. »

« Il n'y a point de mensonge puisqu'il n'y a pas de vérité. »

« Je ne crois pas un traître mot de ce que je pense. »

« Vultures die last. »



Marcel Mariën, *Muette et aveugle*, 1945, coll. Fédération Wallonie-Bruxelles

L'IMPASSE

Ils s'étaient rencontrés un jour de fête, sur un court de tennis. Ils étaient quatre, deux hommes contre deux femmes. Le temps était superbe, le mois de mai au mieux de sa forme. Les quatre joueurs, la partie terminée, se scindèrent en deux couples, mais à l'inverse de celui qu'ils formaient avant la partie.

C'était ainsi que Dominique et Claude furent les victimes heureuses d'un coup de foudre issu du va-et-vient des balles blanches. Ils prolongèrent la rencontre de leur côté, délaissant l'ami et l'amie qui les avaient escortés l'un vers l'autre. Ils les quittèrent sans y mettre de forme, trop impatients de se retrouver en tête-à-tête. Mieux, ils marquèrent le coup une fois seuls, en faisant une dernière partie sur le court alors que le crépuscule s'annonçait. Les choses allèrent ensuite rondement, à la vitesse d'une flamme dévorant une feuille de papier.

Un mois plus tard, à l'étonnement de leurs familles qui les savaient plutôt réservés, ils se marièrent et partirent en croisière autour du monde. Ils zigzaguerent d'un pays à l'autre, ne manquant jamais, dès qu'ils faisaient

escale, de se chercher un court de tennis pour se livrer à leur distraction favorite, les jeux de l'amour naturellement exceptés.

Rentrés au pays, les délices continuèrent. Ils avaient chacun connu l'amour, mais non cet amour-là, celui qui tient en haleine tout le long du jour et qui ne vous lâche plus, même pas dans la forêt du sommeil avec ses claires de songes. Leurs occupations leur laissant un loisir appréciable, ils ne manquèrent pas d'inclure le tennis dans leurs délassements, où il finit par tenir une place de plus en plus grande. La qualité de leur jeu s'en ressentit; ils devinrent tous deux de véritables champions. Parfois ils quittaient le court lassés, au point qu'une fois au lit, ils s'endormaient comme une masse.

Trois ans passèrent durant lesquels aucun nuage ne vint ternir un bonheur commun de plus en plus assuré. Un jour, un problème d'habitation surgit qui les obligea à se chercher un nouveau domicile. Vint alors le déménagement vers une villa isolée mais facile d'accès, pourvue de tout le confort désirable. Leur félicité avait toutes les chances de s'y poursuivre, d'autant qu'un court de tennis y était prévu et en voie d'installation.

C'est pendant le transport que survint l'incident qui allait tout faire basculer et assener un coup mortel à leur entente exemplaire. Dominique portait une vieille valise de sa femme, bourrée de papiers divers, quand la fermeture céda. Le contenu hétéroclite se répandit du haut en bas de l'escalier. Dominique était seul. Il lui fallut tant bien que mal rassembler les lettres éparées. Il opérait vite car il voulait finir le déménagement avant la tombée du jour. Il ne pouvait s'empêcher, pour autant, de jeter çà et là un regard furtif. Le hasard fit mal les choses. Soudain le mari comblé devint le plus malheu-

reux des hommes. Il ne s'en fallait que de quatre lignes d'écriture bien lisibles. C'était une lettre de Claude, datée du lendemain de leur rencontre, et qu'elle avait négligé de poster. Le passage était affreux. Claude se disait heureuse de sa rencontre avec Dominique et de l'espoir qu'elle mettait en lui, sauf sur un point. C'est qu'il était fêru de tennis alors qu'elle avait pour ce sport, auquel l'avait contraint son premier partenaire, une aversion insurmontable. Elle le qualifiait même de «stupid».

Dominique fut atterré. Une dissimulation aussi profonde, aussi habile rendait leur union désormais impossible. Pour avoir voulu lui plaire à ce point, au prix d'un tel mensonge, elle frappait de suspicion tout autre sentiment. Claude lui devenait d'un coup étrangère. Le chemin de la vie heureuse leur était à tous deux condamné.

Car Dominique, lui aussi, avait le tennis en sainte horreur.

LA DÉRÉLICTION NATURELLE

Armande occupait le rez-de-chaussée d'une maison inhabitée. Elle était secrétaire de direction dans une multinationale du pétrole. Elle gagnait mieux que bien sa vie, une vie grise malgré tout, triste et sans chaleur parce qu'elle avait peine à se remettre de la rupture que lui avait imposée son fiancé. Ils auraient dû se marier bientôt mais, sans explication aucune, il lui avait annoncé son mariage avec Muriel, sa plus proche amie. Apprenant cette volte-face, elle se sentait doublement trahie car celle qui prenait sa place ne lui avait en rien laissé deviner son double jeu.

Elle était jolie pourtant, cultivée, sportive, facile à vivre. Elle ne comprenait pas ce qui lui avait valu pareille infortune. Elle aurait pu chercher un appui chez sa mère, mais la vieille dame était à la fois écervelée et grincheuse. Elle décourageait par avance tout espoir de réconfort.

Le matin de ses vingt-cinq printemps, aux alentours de neuf heures, elle entendit sonner. Comme elle avait pris congé pour la circonstance, elle crut que c'était un

télégramme ou des fleurs ou quelque autre cadeau. Elle courut ouvrir la porte mais elle avait à peine tourné la poignée qu'un homme de haute taille la repoussait, entrant de force, suivi de deux autres personnages d'aspect peu engageant.

Aucun des trois ne prononça un seul mot. Le premier lui plaqua brutalement la main sur la bouche tandis qu'un autre lui arrachait sa chemise de nuit et que, sans s'intéresser à sa nudité, le troisième se mettait à la ligoter. Ils l'assirent de force sur une chaise après l'avoir en plus bâillonnée.

Bien que les intrus ne la regardassent point, elle se sentit affreusement gênée de son corps dévêtu. Elle en souffrait autant que de l'inconfort de ses liens. Ceux-ci lui interdisaient tout mouvement; ils n'allaient pas tarder à l'ankyloser.

Les trois hommes s'étaient mis à vider systématiquement l'appartement. Celui qui l'avait dénudée avait rassemblé le coffre et les trois valises qu'elle gardait dans un débarras. À tour de rôle, chacun venait les remplir avec le contenu des tiroirs et des armoires. Quand tout fut vidé, ils s'en furent, les bagages pleins à craquer. Lorsqu'ils revinrent les mains vides, elle comprit qu'ils avaient garé devant la porte un véhicule quelconque, d'autant qu'ils ne s'arrêtaient pas là, prenant maintenant soin de déménager, un par un, tous les meubles après les avoir démontés. Tandis qu'ils allaient et venaient devant elle, à aucun moment, ils ne lui accordèrent le moindre regard. Comme si elle n'existait pas, comme si elle n'était pas plus à considérer que le parquet que, précisément, ils dépouillaient de son tapis persan, enroulant celui-ci avec le plus grand soin avant de le faire

disparaître à l'extérieur comme ils l'avaient fait du reste de ses biens.

Enfin, utilisant la dernière table, le troisième cambrioleur monta dessus et tandis qu'on la déplaçait à mesure, il enleva tous les lustres avec leur ampoule électrique. Il fit pareillement avec les rideaux et les tentures, ôtant même les tringles et les anneaux.

Restait le téléphone que d'un coup sec il arracha du mur en tirant sur le fil et qu'il emporta également. Quand tout fut rangé dans le véhicule, le premier homme revint pour jeter le dernier coup d'œil. Alors il la souleva d'une main sous l'aisselle gauche et, sans plus de ménagement que pour un paquet, il l'envoya rouler sur le sol en retirant la dernière chaise. Il se ravisa cependant, lui jetant un regard de dégoût. Dans son désarroi, elle n'avait pu s'empêcher d'uriner à même le siège.

Puis la brute sortit, fermant la porte à double tour, et emportant la clé.

L'appartement était silencieux, d'un silence accru par l'absence des meubles. Elle appuya la joue contre les dalles froides comme pour retrouver la sensation du monde. Les voleurs l'avaient totalement dépouillée. Ils avaient tout pris, absolument tout. Hors les murs.

Ils ne l'avaient pas violée.

Ils ne lui avaient laissé que son anniversaire.